



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

53 | 2018

Varia

---

### *Catherine II de Russie. Friedrich Melchior Grimm. Une correspondance privée, artistique et politique au siècle des Lumières*

Tome I. 1764-1778, édition critique par Sergueï Karp, avec la collaboration de Georges Dulac, Christoph Frank, Sergueï Iskioul, Gérard Kahn, Ulla Kölving, Nadezda Plavinskaia, Vladislav Rjéoutski et Claus Scharf, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ferney-Voltaire, et Monuments de la pensée historique, Moscou, 2016. ISBN 9785884513440 5884513445

Emmanuel Boussuge

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5944>

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 323-328

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Emmanuel Boussuge, « *Catherine II de Russie. Friedrich Melchior Grimm. Une correspondance privée, artistique et politique au siècle des Lumières* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 53 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 19 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5944>

---

Propriété intellectuelle

Campanini. Toutefois, tandis que dans sa perspective la première traduction partielle de *La Nouvelle Héloïse*, réalisée par l'intellectuel florentin Giovanni Maria Lampredi, correspond « à un véritable démantèlement de l'original : à la fois une mutilation massive et une mutation génétique » (p. 217), Gilberto Pizzamiglio tend à infléchir ce jugement. Selon lui, l'attitude de Lampredi, amplement partagée par le public, à Florence comme à Venise, correspond à l'intention de « présenter sous un jour positif une partie de [l]a pensée [de Rousseau] » (p. 254). Romana Bassi, pour sa part, montre que, au-delà de la ligne qui sépare admirateurs et détracteurs, dans le contexte vénitien, la lecture de Rousseau obéit – selon les différentes positions idéologiques – à différents paradigmes herméneutiques « assimilateurs ». Ce qui permet surtout d'atténuer la radicalité d'un auteur dont les ouvrages garantissent presque toujours un bon succès commercial. Dans son ensemble, le volume, qui termine avec deux contributions très intéressantes sur la fortune italienne du *Pygmalion* de Rousseau, offre une excellente contribution interdisciplinaire aux études rousseauistes, stimulant le dialogue entre spécialistes et ouvrant des pistes originales de recherche.

Gabriella SILVESTRINI

Catherine II de Russie. Friedrich Melchior Grimm. *Une correspondance privée, artistique et politique au siècle des Lumières*. Tome I. 1764-1778, édition critique par Sergueï Karp, avec la collaboration de Georges Dulac, Christoph Frank, Sergueï Iskioul, Gérard Kahn, Ulla Kölving, Nadezda Plavinskaia, Vladislav Rjéoutski et Claus Scharf, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ferney-Voltaire, et Monuments de la pensée historique, Moscou, 2016. ISBN 9785884513440 / 5884513445.

Richement illustré, imprimé avec grand soin, le premier volume de la nouvelle édition de cette correspondance se présente d'abord sous la forme d'un très beau livre d'allure assez luxueuse. Il n'en est pas moins accessible à l'ensemble des lecteurs puisque l'éditeur russe en propose aussi gracieusement une édition numérique sur son site.

Mise en œuvre d'un projet profondément mûri, « conçu il y a vingt ans », le volume inaugure une édition complète des lettres connues entre les deux correspondants (sans négliger celles de Grimm donc, comme ce fut quelquefois le cas), fondée sur les manuscrits, intégrant l'ensemble des découvertes récentes et débarrassées des censures que les éditions anciennes avaient cru bon d'introduire, ainsi que d'intempestives corrections de style ou d'orthographe. Après la phase initiale de mise au jour, intense de 1871 à 1885, le chantier éditorial de la correspondance entre Grimm et Catherine II n'avait plus connu d'avancée majeure. L'édition dirigée par Sergeï Karp est donc un événement. Elle permet un regard largement

renouvelé sur un échange épistolaire souvent vif dans sa forme. Par-delà leurs qualités et leurs défauts, les éditions du XIX<sup>e</sup> siècle avaient été diffusées de manière restrictive, la nouvelle édition permet aussi d'avoir enfin un accès aisé à une source dont l'intérêt pour l'histoire politique et culturelle de l'Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas à démontrer.

Relativement brève, l'Introduction générale de Sergeï Karp est un modèle de clarté. Elle situe d'abord le contexte politique des premiers contacts entre la femme d'État et le rédacteur de la *Correspondance littéraire*. Après son arrivée mouvementée au pouvoir en 1762, Catherine II multiplia les gestes en faveur des philosophes français : proposition faite à D'Alembert de devenir précepteur du grand-duc Paul et aux éditeurs de l'*Encyclopédie* de finir leur ouvrage en Russie, approfondissement des contacts avec Voltaire, achat de la bibliothèque de Diderot. Les enjeux politiques et culturels s'imbriquaient alors très étroitement tandis que les offres de Catherine eurent par ailleurs pour effet de resserrer les liens des philosophes entre eux, nous y reviendrons. Le rôle de Grimm comme celui de Dmitri Alekseevitch Golitsyn, représentant de la Russie à Paris, à un autre niveau, furent stratégiques dans les concertations des années 1760. L'abonnement de l'impératrice à la *Correspondance littéraire* composée par le journaliste était un élément important manifestant sa volonté persévérante de rapprochement. Il permettait à la souveraine de suivre au plus près la chronique de l'activité des philosophes français et de connaître en quasi-exclusivité quelques-unes de leurs productions majeures. Il impliqua aussi ses premiers contacts directs avec Grimm manifestés par les deux premières lettres de la correspondance, en 1764 et 1765. Si Catherine II eut tout le temps de se familiariser avec l'esprit de Grimm, dont elle recevait désormais régulièrement le périodique manuscrit, aucune correspondance régulière ne s'engagea alors entre eux. Ce n'est qu'à la suite du séjour de Grimm à Saint-Petersbourg de septembre/octobre 1773 à février 1774 que celle-ci commença véritablement. Entre temps l'activité de Grimm avait profondément changé. Délaissant la *Correspondance littéraire* avant de l'abandonner bientôt, il avait endossé un nouveau rôle et choisi résolument de « se faire courtisan, diplomate, "factotum" des grands de ce monde » (p. xx). Il exerça d'abord ses talents au service des petites cours allemandes avec lesquelles le liaient des réseaux anciens, puis il mit progressivement toute sa diligence au service de Catherine II. La première période de leur correspondance est cependant antérieure au moment où il consacra l'essentiel de son énergie au rôle d'agent de l'impératrice. C'est d'abord et avant tout pour prolonger le plaisir des conversations de 1773-1774 à Saint-Petersbourg où à Tsarskoe-Selo que leur abondant commerce de lettres s'engagea, dominé en premier lieu par le « besoin impérieux » de perpétuer « une relation forte qui n'a parfois de justification qu'elle-même » (p. xxxiv) marquée par une grande complicité. Dans une deuxième période dont Sergeï Karp situe les débuts vers 1778, l'activité de « factotum » que Grimm avait endossée dès le

début de ses relations avec Catherine II, mais qui était restée cantonnée jusque-là dans un rôle secondaire, prit une importance de plus en plus considérable et devint le principal intérêt de la correspondance. Après 1789, troisième période, le contenu politique de la correspondance devient à son tour prépondérant. Ce premier volume de la correspondance couvre donc l'essentiel de la première période et le début de la deuxième, S. Karp ayant du reste la judicieuse prudence de ne pas imposer de « délimitations précises » entre ces deux temps qui se succèdent sans aucune rupture.

Dans sa présentation, Sergeï Karp parvient à envisager de manière très équilibrée la question de la qualité respective des lettres des deux correspondants. La tradition s'est toujours montrée très sévère de ce point-de-vue avec Grimm, tant sur le fond de son propos que sur sa forme. S. Karp rappelle pour sa part que la dénivellation sociale entre les deux correspondants était extrêmement abrupte et qu'il serait injuste de ne pas en tenir compte dans notre appréciation. Si la qualité des lettres de Catherine II, plus vives et naturelles, plus libres aussi, est sans doute supérieure à celles de Grimm, cela n'est certainement pas étranger à une qualité éminente de ce dernier, que Catherine lui reconnaît à plusieurs reprises, et qu'elle appelle « son talent du développement », c'est-à-dire sa capacité, par la qualité de son écoute et de ses réparties, à permettre à sa correspondante de donner le meilleur d'elle-même. On pourrait d'ailleurs faire un parallèle à cet égard avec les contributions de Diderot dans la *Correspondance littéraire*, toujours intensément stimulées par l'échange avec Grimm.

Les formulations de l'impératrice sont souvent savoureuses. Georges Dulac et Claus Sharf qui ont fourni à l'Introduction deux précieuses études sur la langue de Catherine II (traitant respectivement de son expression en langue française et en langue allemande) le soulignent. Ne résistons pas à donner un exemple, entre bien d'autres, qui ne manque pas de fantaisie cocasse, ni d'autodérision. Voici donc comment Catherine relate son impériale migraine dans la lettre rédigée du 19 au 22 juin 1778 : « J'ai eu hier un mal de tête qui ne se mouchoit pas du pied [expression que Catherine II utilise à plusieurs reprises, comme l'indique le savoureux commentaire de Georges Dulac, p. xlviii-xlix], j'ai été cependant à la messe parce que c'étoit Dimanche et puis au lieu de diner j'ai dormi trois heures après quoi j'ai fait une belle toilette et la revue d'un regiment de grenadier et puis le tour de l'étang à pied criant toujours au mal de tête, aujourd'huy cela va mieux mais je n'ai pas plus d'esprit qu'une épingle » (lettre 63, p. 149).

Pour ce qui est de l'attitude de Grimm, il faut bien reconnaître, comme le lui dit sans ambages Catherine II, qu'elle frise quelquefois « l'étiquette » (lettre 26, 1<sup>er</sup> octobre 1775, p. 53). Encore une fois, il faut tenir compte ici d'un jeu social extrêmement contraint, bien loin de lui laisser une marge infinie. La correspondance ne pouvait produire qu'une

fiction d'égalité entre les deux personnages dont l'aliment principal était peut-être cette « sorte d'humour respectueux » (selon l'heureuse expression de Sergeï Karp, p. xxx) que Grimm maniait à la perfection. Il n'en paraît souvent pas moins exagérément flatteur au lecteur moderne (et aussi quelquefois à Catherine elle-même), qui peut trouver parfois bien congrue la part accordée à l'humour véritable, sinon au respect, dans le cadre de cet échange à la sincérité nécessairement biaisée.

L'édition est dotée d'une très utile chronologie établie par Georges Dulac et Vladislav Rjéoutsky pour la période couverte par le premier volume (1762-1778). Une bibliographie et un précieux index le concluent. On peut mentionner cependant, parmi les très rares manques, l'absence d'une table des lettres et des annexes. Même si une table générale est très vraisemblablement prévue pour l'ensemble de la correspondance, la consultation de ce premier volume eût été facilitée si elle avait été dotée d'une table particulière.

Le volume réunit les 81 premières lettres de la correspondance sur un total d'environ 430, un chiffre difficile à établir avec précision dans la mesure où la distinction des lettres relève pour une part de l'arbitraire. Leur rédaction s'étendait en effet quelquefois sur des périodes élargies tandis que l'attente de conditions sûres pour l'expédition pouvait entraîner des envois pourvus de multiples dates, rendant parfois délicat d'isoler des lettres autonomes. Ce trait est fréquent pour les correspondances à longue distance dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La numérotation des lettres est continue, sans distinguer les deux épistoliers. Les années 1764 et 1765 ne sont représentées que par un numéro. La correspondance s'intensifie à partir de 1774 (8 lettres), se prolongeant ensuite sur un rythme élevé (17 lettres en 1775, 15 en 1776, 11 en 1777) avant de culminer en 1778 avec 28 lettres représentant plus du tiers de l'espace de ce volume. Ces chiffres ne concernent cependant que la correspondance conservée. Pour avoir une plus juste idée de la correspondance réellement échangée, il faut tenir compte des lacunes. Un recensement des lettres perdues pourrait peut-être être envisagé pour favoriser cet aperçu. Le fait que les lettres étaient le plus souvent numérotées faciliterait sans doute cette tâche.

Le texte des lettres a été établi sur les manuscrits autographes provenant de plusieurs fonds conservés aux Archives historiques d'État des actes anciens (RGADA) de Moscou. Le souci d'un respect très scrupuleux des graphies et de la ponctuation a été poussé aussi loin que possible, même si quelques aménagements ont été jugés nécessaires (voir p. lxxv-lxxviii). Cette grande fidélité au texte peut certes quelquefois rendre la lecture un peu difficile mais elle pouvait seule rendre compte de la spontanéité des écritures, notamment celle de Catherine II qui ne recourait dans ses lettres à Grimm à aucun secrétaire ni relecteur, qui se dispensait de brouillon et laissait courir sa plume sans se soucier de ses écarts, au contraire de ce qu'elle faisait dans d'autres circonstances.

L'annotation est d'une grande qualité et éclaire précieusement le texte. Elle fait suite aux lettres selon l'usage sans doute le plus lisible. Y figure la traduction des passages en allemand qui émaillent la correspondance des deux épistoliers. Profitons cependant de ce compte rendu pour discuter une identification (n. 1, p. 3). Quand Grimm évoque les bontés dont Catherine II « a comblé un des plus célèbres philosophes de la France » dans sa lettre du 20 janvier 1764, ne parle-t-il pas de D'Alembert plutôt que de Diderot ? En effet, si les démarches de l'impératrice en 1762 pour attirer les encyclopédistes en Russie furent bien adressées aux deux éditeurs du dictionnaire, les messages envoyés à D'Alembert, à qui on avait proposé l'éducation du grand-duc, étaient les plus flatteusement exprimés et eurent un écho bien plus large. En outre, c'est par l'intercession de D'Alembert que les démarches en vue d'un abonnement de Catherine II à la *Correspondance littéraire* furent engagées par l'intermédiaire de Dmitri Alekseevitch Golitsyn à la fin de 1763 et il serait dès lors plus naturel que Grimm mentionne le savant mathématicien dans sa lettre de remerciement. On a d'ailleurs peut-être pas assez remarqué à quel point les démarches de Catherine II unirent étroitement Voltaire, Diderot, D'Alembert, puis Grimm. Entre 1762 et 1765, les quatre hommes se coordonnèrent en effet remarquablement, passant par-dessus les vives dissensions qui avaient séparé Diderot et D'Alembert en 1758 et 1759. On date traditionnellement la réconciliation entre les deux hommes du moment de la grave maladie de D'Alembert à l'été 1765 (et des visites de Diderot à son chevet), mais les tractations coordonnées avec les autorités russes montrent bien qu'ils étaient restés en lien, notamment par l'intermédiaire de Damilaville, leur ami intime.

Outre la correspondance, un nombre important de documents pour certains inédits sont publiés à la suite des lettres. Regroupés dans quinze sections, ils permettent d'éclairer très heureusement leur contexte et constituent un des apports considérables de l'édition.

Nous ne détaillerons pas ici la multiplicité des intérêts d'une correspondance marquée en effet par une « prodigieuse diversité des sujets abordés » dont Sergeï Karp nous fournit cet aperçu : « on y trouve des nouvelles littéraires et diplomatiques, des commérages de cour et des portraits vivement dessinés de personnages importants ; l'évocation des œuvres de nombreux artistes, célèbres et oubliés, et bien des informations concernant l'histoire de collections de livres, de manuscrits et d'objets d'art, apportés à la correspondance à l'occasion des acquisitions boulimiques de l'impératrice » (p. xiii). Deux points cependant importent plus particulièrement aux lecteurs de la revue : Diderot et l'*Encyclopédie*.

Concernant le dictionnaire, ce premier volume montre avec une particulière netteté à quel point Catherine II en fut d'abord une lectrice passionnée, et ce quels que fussent ses revirements ultérieurs. Quelques formules décrivant son commerce des plus réguliers avec l'*Encyclopédie* sont très claires. Le 1<sup>er</sup> janvier 1775, elle écrit ainsi à Grimm : « Je vous

avoué que je ne puis être un seul jour sans l'Encyclopédie [,] malgré tous ses défauts c'est une pièce nécessaire et excellente » (p. 20). Le 10 mars suivant, elle écrit encore : « en attendant [...] je m'en vais feuilleter l'Encyclopédie [,] oh pour sure j'y prendrai par les oreilles tout ce qu'il me faut et ne me faut pas » (p. 29).

Quant à la présence de Diderot dans ce volume, l'index révèle, sans surprise aucune, qu'elle est importante. Les débuts de la correspondance suivent de près son propre voyage à Saint-Petersbourg, exactement contemporain du premier séjour de Grimm dans la capitale russe rappelons-le, et on en trouvera plusieurs échos dans les lettres. Catherine II fait régulièrement allusion à ses ouvrages, à sa personnalité ou aux événements de son séjour. Concernant les chantiers les plus proches, la correspondance évoque aussi les restrictions que l'impératrice impose à la divulgation de ses réponses au questionnaire sur l'état de la Russie ainsi que la transmission du *Plan d'une université* qu'elle lui avait commandé. Il faut aussi remarquer cependant que la place de Diderot décroît avec le temps et qu'il est presque absent durant l'année 1778. Le rôle auprès de l'impératrice tenu par Grimm, qui avait été initialement associé de manière étroite avec celui du philosophe, s'en autonomise de manière toujours plus franche.

Cependant un des principaux intérêts de la correspondance pour les études diderotiennes est qu'il permet de reconstituer en partie la correspondance échangée entre le philosophe et l'impératrice, correspondance très largement lacunaire à la suite de la destruction des lettres en sa possession par M<sup>me</sup> Vandeul en 1792 par « peur des révolutionnaires », si l'on en croit une note de Barbier publiée dans l'édition Assézat-Tourneux (A.T., t. XX, p. 102).

On peut ainsi déduire avec certitude l'existence de trois lettres : une lettre de Catherine II adressée à Diderot début juillet 1774, peut-être en réponse à celle envoyée de La Haye par l'encyclopédiste le 8 ou 9 avril (d'après la lettre de Catherine II du 30 juin 1774, lettre 4, p. 6), une autre lettre de l'impératrice début octobre 1774, en réponse à celle que le philosophe lui adressa le 13 septembre (d'après la lettre de Catherine II du 11 octobre 1774, lettre 8, p. 15) et une lettre de Diderot durant l'été 1776 que Catherine transmet à Grimm (d'après la lettre de Catherine II du 12 septembre 1776, lettre 39, p. 88, n. 12). L'existence de deux autres lettres de Diderot est plus incertaine car il peut aussi s'agir comme le remarque Sergueï Karp, de messages de Diderot transmis par l'intermédiaire de Grimm. Seraient éventuellement concernées une lettre de décembre 1777 avec les vœux du philosophe pour le « nouvel an » (d'après la lettre de Catherine II du 21 janvier 1778, lettre 55, p. 124, et la n. 26) et peut-être une lettre du début de l'année 1778 (d'après la lettre de Catherine II du 1<sup>er</sup> mars 1778, lettre 58, p. 132 et la n. 3).